

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 10 (1980)
Heft: 6

Rubrik: Musiciens sur la sellette : la gloire de Berlioz

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Musiciens sur la sellette

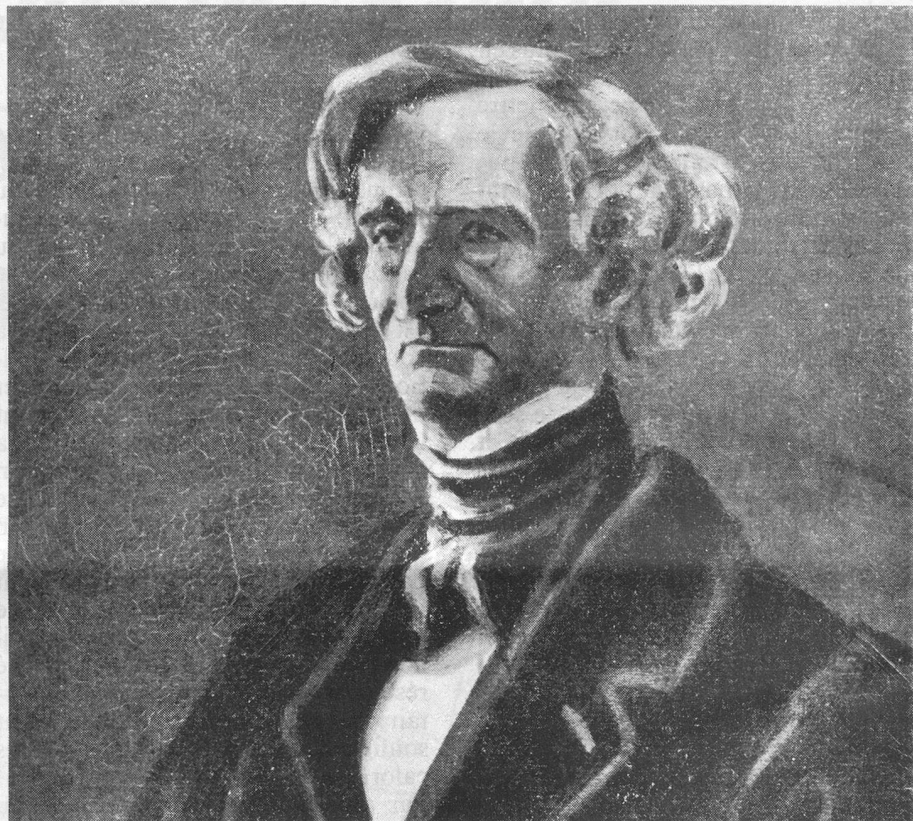
Pierre-Philippe Collet

Au siècle passé, on portait les grands hommes roidis dans une vaste cape romantique. Cette cape, c'était la gloire. Qu'ils étaient enviables! Et pourtant, à lire leurs mémoires, il s'avère que lesdits grands hommes avaient toujours l'impression d'avoir une épaule découverte. La gloire est un vêtement un peu trop court. Berlioz fut le grand enrhumé du XIX^e siècle!

S'il n'a jamais su s'y prendre avec la gloire, c'est qu'il l'a fâcheusement confondue avec la célébrité. Or, la célébrité, il en a goûté: à vingt-cinq ans, il était le critique musical incontesté au «Journal des Débats». A trente-six ans, il était nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il a été l'ami des plus brillants écrivains, de peintres illustres. Nous savons enfin qu'il a été le seul musicien romantique que la France se soit offert. C'est paradoxal, car la France, qui jouait à colin-maillard, lancée entre les tintamarres de Meyerbeer et les étourdissements d'Offenbach, la France passait son temps à tenter de se défaire de Berlioz et de sa musique. Comme Berlioz recherchait la gloire pour lui et sa musique, il est allé la quérir ailleurs, en Allemagne, en Angleterre, en Russie. Et il l'y a trouvée.

Mais en France, il était célèbre. Ses succès étaient célèbres. Ses foudres encore davantage. Sa vie intéressait beaucoup de gens, lui en premier lieu. Seulement voilà, le second Empire ne goûtait pas la musique dite «sérieuse». Il fallait être célèbre, pour confier à l'empereur, de la main à la main, le manuscrit d'un opéra. La gloire eût été que Napoléon III fit jouer les Troyens. Il n'y songea point...

Il restait à Berlioz à prendre un certain recul et à se peindre lui-même en pied. C'est ce qu'il a fait dans ses mémoires. Il a inventé un autre Berlioz, à qui il arrivait un tas de mésaventures. Seul aux prises avec le romantisme, il s'en est fardé. Et on le vit sangloter sur son pupitre de chef d'orchestre, ou parcourir Paris, la tête en feu, et se persuader qu'il était le plus méconnu



des artistes. Il entreprenait sa route bruyante jusqu'au buste de bronze qu'il convoitait au fond de la mémoire des hommes.

Par bonheur, il écrivait aussi de la musique, et de la meilleure. Dès sa Symphonie fantastique, écrite à l'âge de vingt-sept ans, il avait délimité son propre terrain, projeté ses ombres et ses ensoleillements. Cette musique n'avait rien à voir avec celle de Beethoven, mort trois ans plus tôt. C'était autre chose, de parfaitement original, de parfaitement inattendu.

Mais son appétit était immense: il voulait avaler l'opéra! Et l'opéra lui resta en travers du gosier, jusqu'à sa mort. Il connut les salles vides, avec leurs échos et leurs courants d'air. Il connut les dérisoires exécutions de ses œuvres, avec un pianiste au lieu de deux cents musiciens. Il connut — et cela lui serra le cœur — l'ascension d'un autre astre, l'astre-Wagner.

A cinquante-trois ans, il eut son fauteuil à l'Institut, à soixante-deux ans il obtint la rosette. Entre-temps, il avait raflé dans toute l'Europe des médailles, des couronnes, des amitiés, des émerveillements. Mais on ne jouait pas sa musique.

Et puis un beau jour il est mort. Et curieusement, son œuvre s'est mise à vivre. La France s'était à nouveau ouverte à la musique, grâce à de grands bonshommes comme César Franck, Saint-Saëns. La France se préparait, sans le savoir, à enfanter Ravel et Debussy: la musique l'intéressait. Et elle redécouvrit dans ses vieux papiers, les opéras d'un certain Berlioz, et des symphonies. Elle se les joua. Elle portait Berlioz dans une immense cape et elle essaye toujours de nous persuader que ce n'est pas chez elle que Berlioz, jadis, a pris froid!

P.-Ph. C.